

ACCUEILLIR LA VIE NUE  
FACE À L'EXTRÊME QUI VIENT

Paul Chamberland

**v1b éditeur**

 **LES OI ET L'AUTRE**

## AVANT-PROPOS

Ce livre ne propose pas une étude : la pensée n'y procède pas à partir d'un point A pour aboutir à un point B selon un discours démonstratif dont les grandes articulations auraient été fixées au préalable. On n'y trouvera pas un enchaînement argumentatif saturé, visant à circonscrire et à construire un objet de recherche dont on expose tous les aspects.

Les précautions qui précèdent visent à prévenir un malentendu. Je viens de décrire sommairement la nature d'ouvrages qui s'inscrivent dans le champ disciplinaire des sciences humaines ou sociales. Loin de les dédaigner, j'en apprécie plusieurs pour leur pertinence et leur solidité : j'en ai tiré d'appréciables ressources pour l'exercice de ma pensée. Il en va de même pour des ouvrages philosophiques ou critiques, ainsi que pour des enquêtes journalistiques de fond. J'y réfère ou je les cite abondamment.

Si l'attente du lecteur était toutefois uniquement tournée vers ce type d'ouvrages, il ferait bien d'interrompre dès à présent sa lecture. Pour peu qu'on tienne compte de l'histoire des formes littéraires, on ne saurait confondre le genre de l'étude avec celui de l'essai. Selon un préjugé tenace, on reproche volontiers à ce dernier de manquer de rigueur. Serait-ce en faire preuve que d'en réduire l'exercice à la stricte application

de règles méthodologiques ? On se croirait du coup autorisé à interdire à la pensée l'accès à un autre chemin où s'engager, non pas à moindres frais, mais pour répondre à la pressante nécessité de scruter une question dont la teneur implique la mise à l'épreuve de l'existence du sujet à qui elle est adressée. Cheminer dans cette voie aventureuse, au point d'être parfois pris de vertige, commande d'assumer le risque d'errance, en sachant ne pouvoir y parvenir qu'à la condition de souscrire à l'exigence de probité dans l'expression de chaque énoncé – en ménageant le délai de l'écoute qu'est proprement l'écriture.

Je n'entrerais pas ici dans le vif du sujet. Il m'a semblé opportun, une fois précisé ce à quoi il n'y a pas lieu de s'attendre, de donner idée de la disposition d'esprit qui a orienté l'écriture de cet essai, ainsi que de son mode de composition.

J'aurai mis plusieurs années à élaborer l'ouvrage. Le mouvement de la pensée n'y progresse pas de manière linéaire – en continu. Fréquents auront été les interruptions, les reprises et les remaniements. Par contre, dès le point de départ, et prégnant jusqu'au point final, un seul noyau de pensée – une question envahissante, obsédante, inéluctable, que signifie le titre. Relancer sans cesse l'exercice de la pensée aura consisté à faire face à ce qui lui résistait et maintes fois l'aura désarçonné : l'imminence de l'extrême, la violence traumatique, le réel impossible.

La tournure discontinue marque fortement, en leur facture comme en leur succession, les textes de la première partie, lesquels pourraient être considérés comme autant d'amorces dans l'avancée du questionnement. Leur portée aurait ainsi valeur introductive pour la seconde, dont la progression est nettement perceptible d'un chapitre à l'autre.

I  
SUPPORTER L'INSOUTENABLE

## PENSER CE QUI FAIT MAL (À LA PENSÉE)

La réalité en elle-même ne doit être cherchée que pour elle-même.

Schopenhauer

Quand on croit approcher la vérité, la souffrance n'est pas loin.

Hans Blumenberg

« Nue » n'est pas un qualificatif qu'on ajouterait au substantif « vie ». Comme si « vie » désignait une réalité dont on pourrait dire, par ailleurs, qu'elle est ou n'est pas nue.

Dire « la vie » ou dire « la vie nue », ça revient strictement au même<sup>1</sup>.

Une fois reçues ces propositions, tout le monde donnera son accord. Et après ? La réponse n'a pas besoin d'être formulée, un furtif mouvement, agacement ou ennui, suffit. Et l'on laisse entendre qu'on va passer à autre chose – *penser* à autre chose. On ira même, par sollicitude, jusqu'à vous déconseiller de céder à la morosité ; on fera valoir une autre conception de la vie, telle que la présuppose l'expression « mordre à belles dents ».

Quand on dit simplement « la vie », on n'a aucunement en vue la nudité qui fait son essence.

Cet agacement, ou cet ennui, je le connais bien. Un jour, je l'ai surpris en train de se dérober aussitôt surgi. J'ai ralenti le tempo de la pensée. J'ai pu alors observer ceci : penser (à) la vie nue est sans délai pénible, et assez vite insupportable.

Mais si l'on a compris qu'il y aurait méprise à faire la différence entre vie et vie nue, il devient alors impossible de méconnaître ce qu'il en est réellement de la vie – telle qu'il nous faut la vivre.

En certaines circonstances, il arrive à n'importe qui d'avoir à faire face à la détresse que suscite le rappel de l'irréremédiable précarité qui fait notre condition. En général, on ne supporte cette épreuve pas plus longtemps qu'il n'est nécessaire et, de toutes façons, on cherche à « se changer les idées ».

On redoute d'être submergé par l'angoisse, l'abattement ou la dépression. De tels états, ça ne donne absolument rien, c'est ce qu'on se dit. Il y a pourtant un prix à payer quand on cède sans délai à l'aversion qu'ils suscitent : s'illusionner quant à ce qu'il en est réellement de la vie.

Il n'est pas du tout agréable de convenir que nous sommes des *illusionnés* (Artaud). Tel est bien pourtant le cas si nous nous accrochons au « ne-pas-penser-à-ça ». On y voit plutôt une « saine » réaction. Or, du coup, on ne s'avise aucunement qu'il pourrait en résulter des conséquences : qu'elles soient insoupçonnées ne veut pas dire qu'elles ne nous rattraperont pas.

L'aversion que provoque et entretient la prise de connaissance de situations où des humains sont brutalement ramenés au dénuement natal (maladie grave, mort ou extrême misère) a pour conséquence de mettre à part ces réalités comme si elles n'avaient pas à faire l'objet, *notamment au cas où elles nous concerneraient*, d'un exercice vigilant de la pensée appliquée à en comprendre les causes et les conditions. Comme si elles n'avaient pas lieu. Notre attention est volontiers tournée vers la recherche récurrente d'expédients pour nous divertir, prendre du bon temps et satisfaire nos moindres désirs.

L'exercice vigilant de la pensée décidée à faire face à la vie nue n'a rien à voir avec un ressassement morose et stérile. Il s'agit d'un exercice soutenu de désillusionnement, de *dégrisement* auquel on se consacre sans réticence parce qu'on s'est découvert de solides raisons de le faire : *penser ce qui fait mal*.

On peut bien avoir compris la nécessité d'un dégrisement radical, on n'en réussit pas pour autant l'exercice. Consentir à penser le pénible à penser est une chose. J'aurai mis beaucoup de temps à y parvenir... jusqu'à un certain point. Mais c'est autre chose que de s'appliquer à déceler en soi ce qui subsisterait de formes subtiles et insidieuses de griserie.

Je m'avise en premier lieu que je ne pratiquerais pas cet exercice si je n'en avais pas le loisir. Je dispose en outre d'une relative bonne santé et des moyens de subsistance suffisants. Qu'en serait-il si j'étais privé de ces conditions favorables ? Si j'étais de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont accablés de souffrance ou acculés à une débilite précarité ?

Ceux-là sont confrontés à ce que la vie a de brutalement nu quand font défaut les ressources qui la préservent ou la protègent. Moi, non. Si, comme plus d'un milliard d'humains, il me fallait chaque jour consacrer des heures à m'approvisionner en eau potable, l'exercice qui consiste à penser la vie nue serait-il réalisable ?

L'écriture à laquelle donne lieu cet exercice s'accompagne de plaisir. J'évoque par là l'euphorie ressentie quand un patient travail est récompensé par des résultats qu'on peut estimer significatifs. À première vue, on serait porté à croire qu'il y a discordance entre le sentiment éprouvé et l'objet de la pensée : ce qui fait mal. Il en irait ainsi si, cédant à la griserie que procure l'obtention de bons résultats, je cessais d'être le sujet qui prend sur lui de supporter ce qui fait mal en vue de le penser. La visée de la pensée serait alors déviée vers la seule satisfaction que donne un écrit *heureux* : l'exercice de la pensée tournerait

court dans ce que j'appellerais une « esthétisation » de sa visée et de ses résultats.

Je dois par contre ne pas oublier que les conditions qui favorisent cet exercice n'impliquent aucune garantie : cet humain que je suis, que j'ai à être, n'est d'aucune manière soustrait à la possibilité, *inhérente à sa condition*, d'être réduit à la vie nue.

Avoir fait un pas dans la compréhension de ce qu'il en est de la vie nue entraîne une certaine satisfaction. Je n'en oublie pas pour autant que ce n'est qu'un pas. Je ne me méprends pas : je ne m'imagine pas avoir trouvé la clé de l'énigme. Je sais quelle sorte de résultats peut être jugée satisfaisante : quand a été dissoute une couche d'illusions, d'erreurs ou de faussetés produite par la peur de faire face à la vérité de la vie nue. Car cette vérité-là n'est pas de celles dont on viendrait à bout en des formules ingénieuses ou définitives. Elle se dérobe à celui qui la cherche tout en l'attirant toujours plus fortement dans sa direction : l'examen des causes de ce qui fait mal dans le réel de la vie nue ne se limite pas au traitement des « problèmes personnels », il concerne ce avec quoi doit compter chaque être humain sur Terre. Quels que soient les résultats que j'obtiens dans la compréhension de la vie nue, je ferais fausse route si je m'en contentais : je me prendrais ainsi au jeu d'une irresponsable spéculation. Le *réel* de la vie nue ne peut être approché que si l'on se résout à en supporter l'atteinte. Telle se désigne à moi l'incontournable exigence de probité qui règle l'exercice de la pensée.

Je dois en outre me garder d'un piège encore plus insidieux que celui de l'esthétisation : l'impasse de l'*idéalisation*. Pénétré du principe hölderlinien « mais au lieu du péril croît aussi ce qui sauve », je crois apercevoir parfois, en de fulgurantes mais éphémères visions, ce que serait l'insigne ressource que réserverait la compréhension de la vie nue en ce qu'elle a de plus alerté comme de plus secret. C'est d'après cette « intuition »

que j'ai formulé cette proposition : Accueillir la vie nue serait l'ultime tâche de la civilisation. *Serait*, oui. Car il y aurait méprise, à la fois grossière et risible, à prendre et à donner pour acquise, et par conséquent d'emblée accessible, une ressource dont la vertu consisterait, sinon à faire cesser ce qui fait mal, du moins à en desserrer l'emprise. Ainsi, d'un côté, puis-je m'exclamer : je sais pourquoi, je vois comment, et de l'autre, dois-je consentir au deuil de ce qui ne serait, à la fin, qu'une improbable *rédemption* (le mot est pour moi connoté selon l'emploi qu'en fait Walter Benjamin). Le plus ardu, mais telle m'apparaît la seule décision appropriée, c'est de ne pas dénier l'aporie de manière à en soutenir la tension.

Ce que j'appelle idéalisation est indissociable de son contraire : le cynisme, qui peut être honteux, de celui qui, ayant capitulé devant la montée de la barbarie, s'emploie à lui trouver des raisons apparemment irréfutables tout en se gardant bien de les scruter. La tache aveugle de sa vision est celle de l'inavouable consentement à se faire le complice passif de la barbarie. Par exemple, il déclarera, sur un ton de désinvolte lassitude : l'histoire de l'espèce humaine se dirige fatalement vers une impasse évolutive (« nous finirons comme les dinosaures »). Irait-il jusqu'à convenir que l'élimination massive des « faibles » est inévitable et que le combat pour les droits de l'homme est une foutaise ? C'est peu probable. C'est peu probable car il lui faudrait soutenir la vue de ce à quoi conduisent les conclusions logiques de sa position : le « fond de la vie » (Schopenhauer) est une horreur pure. Il ne le fera pas parce qu'il répugnera à penser ce qui fait mal.

Certains lecteurs d'*Une politique de la douleur* ont déploré qu'apparemment je ne laisse guère place à l'espoir. La seule réponse que j'oppose à cette objection est la suivante : professer un espoir qu'on n'a pas fondé sur de solides raisons, autrement dit qu'on n'a pas éprouvé en supportant le face-à-face avec le réel, c'est se payer de mots. Quand on se résout à penser sans

tergiverser ce qui fait mal, on ne peut faire l'économie de l'épreuve du désespoir.

L'irrésolution face à l'aporie que j'ai dite condamne à un incessant jeu de bascule entre l'idéalisation et le cynisme. Car ni l'une ni l'autre de ces positions n'a été soigneusement scrutée. Trancher ? Le cours de mes réflexions ne m'a pas conduit jusqu'à maintenant à un autre choix possible que celui du *pari*. Parier, c'est tenir le coup face à une contradiction apparemment insoluble tout en ne renonçant pas à l'espérance, il est vrai fortement endeuillée, d'une éventuelle résolution. On ne parie que se sachant confronté à l'impossible mais en ne se résignant pas à lui concéder une victoire définitive, en s'acharnant à supporter ce qui fait mal dans le dessein de pénétrer le plus à fond en direction de sa racine.

L'idéalisation procède d'un saut prématuré de la pensée aiguillonnée par le désir d'êtreindre son objet. Si j'entrevois au noir foyer du mal une ressource qui serait durement entravée mais qui n'en serait pas moins indemne, je serai irrésistiblement tenté d'en faire un « plus réel » que le réel du mal. De le donner pour acquis alors qu'il ne s'agit là que d'une postulation : si je n'en tiens pas compte, je me fourvoie aussitôt dans un mirage.

Il suffit de pressentir, si peu que ce soit, ce qui semble l'admirable ressource logée au cœur de ce que la vie a de plus « faible », pour me griser imprudemment de pareille épiphanie. Si je cède à l'ivresse, j'irai alors déclarant à qui veut m'entendre que, « au fond », la vie est cette suprême puissance capable de venir à bout de tout le mal. Et je m'étourdirai d'appels vibrants à la paix, à l'amour, voire à une « croissance personnelle » infinie. Ces réclames pour la « pensée positive », on les entend un peu partout.

L'inadmissible erreur à la source de cet optimisme souvent indiscret consiste à faire comme si – et à faire croire que – le mal, tout le mal, que la souffrance, toute la souffrance, pou-

vaient être éradiqués grâce au coup de baguette magique... des bons sentiments. Je caricature, sans doute. Mais l'incitation est forte à croire, à « espérer » que la fusion sans reste avec la puissance universelle de la vie est réalisable pour peu qu'on la désire. Il reste que le moindre démenti opposé par la vie réelle à cette narcose risque aussitôt de faire basculer dans le ressentiment. La perplexité que suscitait chez Freud, au début du *Malaise dans la culture*, dans le « sentiment océanique », me semble toujours judicieuse.

J'ai soigneusement pesé la charge des mots quand j'ai estimé comme la plus juste l'expression « accueillir la vie nue ». La posture qu'elle signifie exclut tout embellissement. En consentant à supporter ce qui fait mal à la pensée, parce que je ne vois pas de tâche plus nécessaire désignée à l'exercice de la pensée que celle de faire face au réel de l'existence humaine sur Terre, je me suis engagé à n'éluder sous aucun prétexte la vue de l'horreur que semble être le « fond de la vie ». La nécessité de cette tâche me paraît d'autant plus impérieuse que la vie humaine sur Terre est désormais confrontée à l'extrême menace d'un anéantissement et, plus grave encore, à l'extinction de son humanité.

Sans doute s'agit-il là d'une épiphanie *négative*. Mais soutenue par une postulation de rédemption incompatible avec ce que j'appellerais une *contre-idéalisation*. Car elle commande tout autant la pratique d'un dégrisement résolu, cette fois quant à la tentation de s'adonner à la douteuse complaisance dans le pire – le nihilisme. Parce que je n'oublie pas qu'il s'agit d'une postulation, je maintiens le pari hölderlinien selon lequel il n'y a pas lieu de tenir pour catégoriquement inaccessible une ressource de guérison et de salut même s'il faut la chercher enfouie sous l'horreur de la vie nue. Je sais seulement que, s'il y en a un, on ne peut trouver d'autre accès à cette ressource qu'en supportant le face-à-face avec tout le mal et toute la souffrance qui font la vie nue, ainsi que le révèle crûment la

*détresse originaire* du nouveau-né. Et j'ai d'ores et déjà consenti à l'éventualité que le chemin où je me suis engagé soit sans issue. Seul le pari de l'Espérance donne à entrevoir, bien qu'improbable, l'éventualité contraire. C'est assez pour que je m'avance pas à pas dans cette direction, résolu à penser ce qui fait mal.